

## Prologue

La liberté est dangereuse. Dangereuse, parce qu'une fois qu'on y a goûté, on ne peut plus revenir en arrière. J'ai découvert la savane, l'idée même de retourner en cage m'effraie.

Pourtant, mon premier jour de liberté ne s'est pas déroulé comme je l'avais imaginé. Seul, allongé sur un lit dans un hôtel sordide du sud de Bombay, j'ai envie de chialer. Qu'est-ce qu'il m'a pris ? Pourquoi suis-je parti à l'autre bout du monde avec mon sac à dos ? Qu'est-ce que je fous dans ce tumulte indien ? Les premiers regrets, les doutes envahissent mes pensées.

J'aurai bientôt 40 ans. À cet âge-là, on est marié, on a des gosses, un SUV, un crédit, un abonnement Netflix et un boulot auquel on s'accroche. Je n'ai rien de tout ça.

Je n'ai jamais su m'épanouir dans le monde de l'entreprise, me plier à sa culture et à ses codes. Donner son temps, parfois sa santé pour le compte et le projet d'un autre ne m'a jamais intéressé. Je n'arrivais pas à en déceler la finalité, si ce n'est celle de survivre, payer son loyer, s'offrir deux semaines de vacances, mettre de l'essence et recommencer en attendant la retraite ou la crise cardiaque.

J'ai toujours effectué mon travail de façon consciencieuse. Mais je ne me suis jamais senti en phase avec mes collègues de bureau. Leurs préoccupations n'étaient pas les miennes et ne le seront probablement jamais. Le divorce semblait inéluctable.

Quand mes parents me disent au revoir à l'aéroport de Marignane, je ne suis pas loin de craquer. Pas parce qu'ils vont me manquer, non. En France, 800 kilomètres nous séparent. Marseille-Strasbourg. Il arrive que nous ne nous voyions pas durant des mois.

Je leur dis au revoir et j'ai envie de pleurer. Je ne sais pas pourquoi. Eux sont terrifiés, se sentent impuissants. Au fond, ils ne comprennent pas ma démarche, insensée à leurs yeux. Insensée, car elle chamboule leur façon d'appréhender le monde et la vie. Ma mère est pétrifiée rien qu'à l'idée de monter dans un avion, alors imaginez quand je lui ai annoncé mon projet...

Si j'ai envie de pleurer, c'est parce que je suis totalement paumé, là, à quelques minutes du grand départ. Je ne sais plus pourquoi je pars, d'ailleurs. Une étrange sensation me submerge depuis la veille. Mon cerveau bouillonne. Un sentiment que je serais bien incapable de décrire.

Je ne sais plus pourquoi je pars, c'est dingue ça ! Deux ans à planifier ce voyage, un an à le mûrir dans ma tête, une autre année à le préparer. Deux ans serein, sûr de moi, motivé, impatient, conquérant et communicatif. Et voilà qu'à trois enjambées du grand saut, je perds le contrôle. Tout est remis en question : je veux rester, je veux rentrer chez moi, recouvrer cette petite routine que je n'ai pas encore quittée.

Mais qu'est-ce que j'ai foutu, bon sang ? À quoi tout cela rime-t-il, hein ? On ne plaque pas boulot et appart pour se retrouver seul, parachuté dans un pays tel que l'Inde. C'est le genre de délire qu'on réalise à 20 ans, ou qu'on ne réalise pas tout court.

Les jours ayant précédé mon départ ont beaucoup compté. J'ai passé du temps, une dernière fois, avec tous ceux que j'aime, le noyau dur, famille et amis, comme si l'éventualité volontaire ou subie de ne jamais revenir ne devait pas être écartée. Tous m'ont soutenu, encouragé et aidé. Hébergement ponctuel, stockage de mon fourbi, multiples pots de départ et cadeaux. Tout le monde a répondu présent. Et ce, bien au-delà du minimum syndical.

Les adieux, même provisoires, sont à l'image des déménagements : ces moments de la vie t'offrent l'opportunité de découvrir à qui tu as réellement affaire. Qui sera là pour porter les cartons ? Qui prétextera un mal de dos imaginaire pour esquiver le jour J ?

Comme une myriade d'Occidentaux, j'en ai eu ma claque du métro-boulot-dodo, même si dans mon cas, c'était plutôt vélo-boulot-apéro. Mon travail m'ennuie et je ne fais rien pour en sortir. Je ne suis pas malheureux pour autant. Mon employeur est conciliant et flexible, j'ai des amis formidables, une famille qui m'aime, j'ai beaucoup de passions, je fais du sport, je sais apprécier la simplicité, je voyage souvent, je gagne assez d'argent pour ne pas me priver... Mais il me manque quelque chose et il devient impératif de casser le train-train avec violence. Si je ne veux pas péter une durite, si je ne veux pas mourir avec une bave d'amertume dégoulinant des lèvres.

Et puis, je veux voir le monde, je veux le vivre. On a beau être globalisé, comme ils disent, j'ai quand même envie de voir comment ça se passe *là-bas*. Voir ce qu'il se cache derrière la ligne d'horizon, cette obsession si chère aux Européens qui nous empêche de tenir en place et de nous satisfaire du moment

présent. Certes, les voyageurs contemporains que nous sommes sont des rigolos comparativement aux Vikings ou à Colomb. Et loin de moi la prétention de m'accaparer ne serait-ce que le millième de la bravoure de nos ancêtres. Mais si l'on y réfléchit bien, le principe est le même.

La bougeotte est dans nos gènes, sclérosée par la malbouffe, le confort et la télé, mais elle est toujours présente. Et quand elle explose, c'est l'appel de la route qui nous submerge. Un ardent désir d'aventure, d'inconnu, d'abandon. Une sensation qui t'attrape et ne te lâche plus. Elle est là au réveil, au bureau, sous la douche, en soirée. Elle ne te lâche plus. Tu dois la nourrir ou c'est elle qui te consumera. Une envie de perdition, de tout délaissier, de recommencer à zéro ou presque. Vouloir se tester, se confronter, voir ce que l'on a dans les tripes. Se perdre pour se retrouver. Tout vendre, tout donner, tout jeter, tout résilier. Se libérer des chaînes et des routes toutes tracées, quitter la facilité, ne compter que sur soi-même, oublier ce filet de sécurité qui a fini par nous étrangler.

Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai posé un congé sabbatique, ce que j'appelle la démission des lâches, pour parcourir l'Asie au fil des envies, des rencontres et autres impondérables. J'ai économisé, j'ai rendu mon appart, dénoncé mes multiples engagements, fait mes « adieux » à tout le monde et je suis parti.

## 02 octobre 2018 - Parachutage

Mumbai<sup>1</sup>, c'est le chaos. La voie rapide qui mène de l'aéroport au centre-ville est encerclée par des bidonvilles sur plusieurs dizaines de kilomètres. Des familles entières vivent à même le bitume, des cartons en guise de salle à manger, des panneaux de signalisation en guise de toit. Des enfants noirs de crasse et à moitié nus déambulent dans les rues au milieu des chiens errants et des vendeurs à la sauvette. Ici, tout se vend, tout se négocie. L'asphalte est un marché à ciel ouvert qui n'a pour limites que celles de la ville. La chaleur est suffocante, l'odeur de pisse se confond avec celle du poisson.

Deux minutes de marche et je suis déjà en transe. Les trottoirs grouillent d'humanité, sont inondés de *street food*, de marchands de *chai* et de légumes. La circulation est monstrueuse. Le Code de la route n'existe pas. Les types doublent à droite, à gauche, dans les virages. Le bruit des klaxons est permanent. Le flux des taxis, bus, scooters et motos ne tarit jamais. La signalisation est approximative, souvent absente. Parfois, le trottoir s'interrompt à

---

<sup>1</sup> Mumbai : le nom officiel de Bombay depuis 1995. Les deux appellations sont toujours utilisées et nous ferons de même dans ce récit.

un croisement ou à l'entrée d'un carrefour giratoire, comme ça, sans raison, abandonnant le piéton à la vindicte des hordes motorisées. La seule loi en vigueur dans cette ville, c'est celle du plus fort, du plus audacieux, du plus démerdard. Pas de place pour les faibles, pas le temps pour la pleurniche. C'est marche ou crève, et ce n'est pas une métaphore.

Pour mes trois premières nuits, j'ai réservé une chambre dans un hôtel de Colaba, quartier du sud de la ville prisé par les touristes et les dealers. Le couloir, un banal hall d'immeuble étroit, sombre et délabré, est squatté par des vendeurs de sandales. Pour accéder à la réception, il faut emprunter un ascenseur grillagé. La chambre semble correcte. Quelques poils douteux sont répartis sur le sol et les draps. Des étincelles font crépiter les fils électriques apparents chaque fois que l'on appuie sur l'interrupteur. Une fourmilière a élu domicile dans la salle de bain. Dehors, les chiens aboient. J'explore, grimpe sur le toit-terrasse. Il est tapissé de matelas, de marmites et de linges étendus. Les employés logent sur place. À part ça, rien à signaler.

Choisir l'Inde comme première étape d'un *road trip* asiatique, c'est un peu comme prendre sa première cuite avec de l'alcool à brûler : le choc est rude. En général, les gens commencent par Bangkok, Kuala Lumpur ou le Cambodge, histoire d'atterrir en douceur. Mais moi, j'ai opté pour le *hardcore*, la violence à l'état pure. Façon de parler.

Il faut dire qu'avec l'Inde, c'est une longue histoire. Ce pays me fascine depuis quinze ans. J'ai contracté le virus par inadvertance, en tombant sur un film de Bollywood, *Devdas*. Ce fut un véritable coup de foudre, une illumination. LA révélation. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau sur un écran. Les couleurs,

les danses, les chansons, les décors et l'actrice principale : Aishwarya Rai. Je ne saurais expliquer ou justifier ce dé clic irrationnel, mais dès cet instant, l'Inde est entrée dans ma vie pour ne jamais en sortir. Pire, elle est devenue une obsession.

Durant des années, j'ai étudié l'Inde sous toutes ses coutures : son cinéma, sa musique, sa littérature, ses religions, ses castes, son histoire. J'ai lu un tas de bouquins, j'ai appris des chansons par cœur, j'ai créé un blog dédié au cinéma de Bombay, je lui ai consacré mon mémoire de Master, je me suis initié au sanscrit, j'ai suivi des cours d'hindi...

J'ai entendu une fois que lorsqu'un homme est obsédé, subjugué par un pays dans lequel il n'a jamais mis les pieds et avec lequel il ne possède aucun lien, c'est parce qu'il y a vécu lors d'une vie antérieure. Cette explication mystique et poétique me convient, car je n'en ai pas trouvé de plus cartésienne.

Deux ans avant mon périple, j'ai visité le Rajasthan avec un ami. Me balader dans les rues de Delhi, Jaipur ou Udaipur fut comme de traverser un miroir, de franchir la frontière entre le rêve et la réalité. J'avais tellement fantasmé sur ce pays et voilà que j'y étais. Mais nous étions en vacances, avec chauffeur, visites guidées et hôtels 4 étoiles. Nous avons découvert l'Inde à travers une vitre teintée, dans une cage dorée. Aujourd'hui, la donne a changé : je suis seul et je voyage. Pas d'hôtel de luxe, de voiture privée et de buffet à volonté. Le voyage, c'est se retrouver seul avec soi-même, c'est affronter la rue, les galères et les imprévus. Personne ne te dit ce qu'il faut faire, c'est à toi de le deviner, à toi de décider.

Je n'arrive pas à manger. Jeûne forcé. Trop chaud, trop bruyant, trop intense. La faim a littéralement disparu. Sentiment